



HAL
open science

Critique de l' "espace-vécu"

Hiérar Nyangatom

► **To cite this version:**

Hiérar Nyangatom. Critique de l' "espace-vécu". Hérodote - Revue de géographie et de géopolitique, 1978, 9, p. 150-159. hal-01542301

HAL Id: hal-01542301

<https://amu.hal.science/hal-01542301>

Submitted on 19 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Critique de l'« espace vécu »

Nyangatom

A la suite de l'article d'Armand Frémont « Autour du Bény-Bocage », Hérodote a reçu ce texte qui émane d'un groupe de chercheurs de la région de Caen. S'ils ont choisi le pseudonyme de Nyangatom, c'est, disent-ils, qu'il s'agit du nom d'une ethnie, partagée entre le Soudan et l'Ethiopie, noire donc, à organisation démocratique (assemblées générales, mais pas de chefs, sauf en cas de guerre), méprisée de ses voisins (qui considèrent ses membres comme des « sauvages »), réfractaire à l'évangélisation et colonisée par les Amharas du plateau éthiopien...

Nous sommes un groupe de recherche pluridisciplinaire. Nous menons des recherches dans des domaines différents et nous nous réunissons de temps à autre pour débattre de nos lectures, de nos actes, de nos idées. Nous intervenons ici et là dans quelques « colloques », « séminaires » ou assemblées pour participer à notre manière à la « crise » de la géographie. Engagés sur le plan politique et syndical, nous entendons bien prolonger

cet engagement sur le plan de la recherche¹, car nous pensons qu'il est grand temps d'en finir avec le mythe scientifique de la recherche « bonne » parce qu'efficace, indépendamment de son objet, de ses méthodes et de ses utilisateurs. Nous affirmons avec force qu'aujourd'hui les chercheurs qui se désintéressent de l'utilisation de leurs recherches sont de dangereux irresponsables, au surplus usurpateurs du nom de chercheur

1. Ce qui n'implique certainement pas la moindre sympathie pour Lyssenko.

scientifique. Nous sommes ce que sont nos actes.

A propos de l'« espace vécu », nous posons quatre questions :

1. Quel est le contenu idéologique et la cohérence de la démarche proposée : l'étude de l'« espace vécu » ?

2. Comment concevoir l'insertion de la démarche « espace vécu », supposée nouvelle, dans le cadre des sciences humaines ?

3. Quel est le résultat concret de cette recherche ?

4. Comment, au-delà du contenu idéologique du discours², est-il possible à la recherche géographique d'aborder le problème de l'idéologie, autrement dit, y a-t-il une réalité spatiale des conflits d'idéologie, une expression géographique d'une idéologie dominante ?

1. Critique de la terminologie et du contenu

Le terme « espace vécu » ne recèle-t-il pas une contradiction qui embarrasse ses utilisateurs ? Il s'agit de l'application d'analyses psycho-sociologiques au concept d'espace ; or, le « vécu » est un « intérieur » individuel (ou collectif ?),

tandis qu'« espace » exprime une réalité dimensionnelle. Il semble qu'ainsi la confusion soit entretenue entre l'étude des groupes humains et l'étude des lieux et des localisations, entre sujet et objet, mais aussi entre lieu et objet, répartition et environnement.

Longtemps, histoire et géographie, étude du temps et de l'espace sont restées liées au plan universitaire. Une « histoire vécue » est une histoire subjective, telle qu'elle résulte d'une expérience personnelle (intime), un récit d'aventurier ou bien un témoignage partisan (le caractère « descriptif » du témoignage servant de masque à son parti pris implicite). C'est le contraire d'une histoire, c'est à l'opposé du matérialisme historique qui a profondément influencé les études historiques.

Qu'est-ce donc que l'« espace vécu » ?

L'espace est d'abord l'une des données immédiates de la conscience. La *Gestalttheorie*³ a bien établi la perception spontanée de la distance, avant intervention du jugement. Mais il ne faut pas confondre alors espace et environnement, ce second terme incluant objets, espace, causalités, temps. D'après Jean Piaget⁴, la construction de l'espace intervient chez l'enfant tout de suite après celle de l'objet, avant celles de causalité et de temps⁵. Il s'agit là, bien entendu, d'une

2. Cf. J.-B. RACINE, « Discours géographique et discours idéologique : perspectives épistémologiques et critiques », *Hérodote*, n° 6.

3. Cf. Köffka, Kohler, Merleau-Ponty, Wertheimer.

4. Cf. J. PIAGET, « Le développement mental de l'enfant », *Juventus Helvetica*, Zurich, 1940.

5. J. Piaget écrit : « Quatre processus fondamentaux caractérisent la révolution intellectuelle accomplie durant les deux premières années de l'existence : ce sont les constructions des catégories de l'objet et de l'espace, de la causalité et du temps, toutes quatre à titre naturellement de catégories pratiques, ou d'action pure. » (*Op. cit.*)

catégorie pratique, la formation du *concept* d'espace n'intervenant qu'ensuite, avec le développement de la pensée, et l'espace se définissant alors comme une combinaison de dimensions.

Il faut donc distinguer, d'une part, le concept d'espace, qui permet à l'homme d'opérer des constructions rationnelles concernant la distribution des objets (ce concept se manifeste, par exemple, par la notion de « perspective » dans l'histoire de la peinture occidentale ou bien encore, avec cette fois quatre dimensions, dans la théorie de la relativité en physique) et, d'autre part, l'espace que l'enfant appréhende empiriquement par le jeu de ses sens et de ses mouvements, en prenant conscience des dimensions de son environnement (cet espace n'étant du reste ni homogène ni isotrope, c'est-à-dire que l'enfant privilégie certaines dimensions suivant les liens affectifs qui le guident).

Il est clair qu'une étude scientifique qui ne se propose pas la recherche de mécanismes psychologiques, mais celle de données objectives sur la distribution des phénomènes (ce qui est, à notre sens, la seule justification de la géographie) ne saurait utiliser que le concept d'espace, clairement défini. On a pu prétendre éluder ce problème de définition en se contentant d'une prétendue évidence : « L'espace, c'est ça » (et d'un geste large, de désigner des objets tels que molécules d'azote et d'oxygène, murs, vitres, arbres, cellules vivantes...). Non, vraiment, cette « définition » n'en est pas une et, confon-

dant espace et paysage, espace et objets, retenant comme donnée objective ce qui n'est que la perception empirique qu'un sujet a de son environnement, cette « définition » ne permet guère d'y voir clair. Quand nous employons le mot espace, nous ne l'employons pas dans quinze sens différents, nous précisons ce que nous entendons par là, car que penser d'un discours qui se voudrait cohérent avant de préciser le sens des mots ?

Si le concept d'espace qui se forme avec le développement de la pensée se définit comme une combinaison de dimensions, ce concept ne devient opératoire que lorsque le nombre des dimensions est fixé et les dimensions normalisées, c'est-à-dire mesurables et aptes à constituer un champ d'expérience. L'espace peut ainsi être infiniment variable dans ses dimensions et n'existe que par les objets qui le structurent et le parcourent en mouvements divers⁶. Il apparaît comme le *moyen* de définir des répartitions. On pourrait dire que sa définition est satisfaisante dans la mesure où elle permet d'opérer rationnellement.

Dans cette acception, il est abusif d'investir l'espace de qualités autres que dimensionnelles, et de lui prêter des charges affectives propres, en réalité, aux images mentales suscitées par les objets et leur distribution. C'est ici que se précise le rôle mystificateur de l'« image », déjà vu à propos du paysage, et qui réapparaît lorsque tel chercheur écrit : « Etudier l'espace vécu consiste nécessai-

6. L'espace mathématique, cartésien, riemannien, etc., quel que soit le nombre de ses dimensions, apparaît comme une application particulière du concept, caractérisée par le choix arbitraire d'un point origine, indispensable à l'expression chiffrée des répartitions.

rement à dépasser [!!!] l'espace-étendu [...] pour aborder la notion de représentation — d'image — de l'espace...⁷ » L'« espace géographique », dès lors, peut être présenté comme une représentation mentale propre aux géographes, une image parmi d'autres images subjectives strictement équivalentes (et encore ?)⁸. En dernière analyse, toute recherche d'un espace objectif est ainsi écartée.

L'emploi du terme vécu est tout aussi impropre, puisqu'il s'agit en fait de l'étude d'images et que, donc, imaginé conviendrait mieux que vécu. Alors, pourquoi vécu ? L'étude des images donne simplement une idée de l'environnement tel que l'imagine un sujet. Vécu tend à donner à cette représentation mentale une allure objective (réalité vécue, aventure vécue, etc.).

Cet « espace vécu » est donc l'image de l'environnement issue de l'expérience (= empirique) qu'on en a, issue de la pratique socio-économique et des facteurs psychanalytiques propres au sujet. Pourquoi ne pas appeler cette étude par son nom : étude de l'environnement imaginé ? Son insertion dans le discours géographique consacré à l'espace témoigne

de deux confusions : confusion entre l'espace et des représentations mentales ; confusion entre la perception de l'espace et la conscience elle-même, comme si l'espace englobait toutes les données de la conscience⁹.

Ce glissement conceptuel entre espace et représentation mentale, et entre espace et environnement, ne reste pas sans conséquences : il a une raison d'être et une finalité idéologiques qui échappent peut-être à ses auteurs.

2. Raison d'être institutionnelle et finalité idéologique

La géographie à l'école a été, depuis l'essor de la bourgeoisie nationale au XIX^e siècle, un instrument parmi d'autres de conditionnement idéologique (il va de soi qu'elle n'a pas été que cela). La classe dominante se proposait de faire accepter l'impérialisme, sous couvert de « mission civilisatrice » (non sans mal à l'époque : qu'on se souvienne des violents discours de Jaurès contre la « pacification » au Maroc). La géographie (comme l'histoire) véhiculait donc à l'école (devenue gratuite, « laïque » et obligatoire) une vision

7. Cf. J. CHEVALIER, « Espace de vie ou espace vécu ? », *L'Espace géographique*, 1974, n° 1, p. 68.

8. « Une combinaison savamment agencée par l'observation du géographe lui-même », écrit Frémont (*Hérodote*, n° 8, p. 139). Un détail cependant ! Cet espace « objectif » a une propriété intéressante : permettant de compter et de recompter, mesurer et remesurer, vérifier et revérifier expérimentalement l'affirmation d'un phénomène spatial, il permet, par l'énoncé de vérités partielles et successives, une approche dialectique de la réalité (une démarche scientifique, en quelque sorte ?).

9. Cette seconde confusion rappelle les anciennes conceptions du monde où existait un « éther », fluide subtil, hypothétique, impondérable et élastique, qui séparait les objets. Ce besoin de matérialiser la conscience rejoint directement le concept d'« âme » nécessaire à ceux qui affirment la primauté du subjectif.

européocentriste du monde, qui s'accommodait d'ailleurs très bien d'un nationalisme exacerbé, présentant la « mission historique du peuple français », étroitement solidaire de ses dirigeants bourgeois, pour la conquête des « frontières naturelles », par exemple... Cette vision européocentriste était imposée par le contenu de l'enseignement : l'homme blanc seul « civilisé », assumant sa « mission » chez les « indigènes », tour à tour indolents ou sanguinaires ; l'Europe favorisée — élue des dieux ? — par sa situation de « carrefour » et ses « conditions naturelles » clémentes, etc.¹⁰.

Aujourd'hui, la crise de la géographie répond à l'évolution de stratégies mondiales. Au temps des « multinationales », où le nationalisme s'estompe derrière l'atlantisme et le colonialisme derrière la « coopération », la géographie scolaire n'a plus le même « rôle » idéologique et les enseignants ne sont pas formés au rôle nouveau qui s'esquisse et que, par contre, les mass media peuvent largement assumer : la diffusion d'images mystificatrices accréditant des notions telles que l'« aide au tiers monde » et construisant un monde esthétique de paysages à la disposition du « touriste », « promeneur » présenté comme un être neutre et inoffensif par excellence, comme si tous les humains étaient des touristes en puissance ! (Qui est touriste ?)

Que ce monde esthétique soit un masque qui dissimule les rapports de domination, les enjeux stratégiques et

idéologiques dans l'espace, *Hérodote* l'a déjà largement démontré. Contentons-nous ici d'observer que le professeur d'histoire-géographie n'a plus, dans cette « mission idéologique », sa place d'antan et que, compte tenu de sa formation inadaptée, l'Etat se passerait même bien, aujourd'hui, de ses services (cf. les récentes réformes de programmes).

Devant cette situation nouvelle, le corps des enseignants de géographie à l'Université se trouve obligé de réaffirmer, de prouver de nouveau son utilité (la géographie, ça sert à...). Cette crise de la géographie se traduit alors par l'éclatement en divers courants parmi lesquels nous retiendrons — outre les tenants d'une « culture générale » humaniste — les « scientifiques », notamment les adeptes de la géographie quantitative ou « nouvelle géographie » (mais aussi les géomorphologues « scissionnistes » et les cartographes) ; les « écologistes », qui affirment que la géographie est toute désignée pour recevoir et coordonner les recherches sur « l'harmonie de l'homme et du milieu naturel » ; les « réalistes » qui, constatant que le savoir géographique existe, entendent le mettre au service, soit des patrons publics ou privés (qui manifestent peu d'empressement, sauf exception), soit des peuples et classes sociales dominés : « la géographie, ça sert à faire la guerre » ; enfin (?), les tenants de l'« espace vécu », littéraires qui cherchent une solution dans la description et l'analyse d'images, de représentations mentales.

10. Tout cela n'empêche pas que cet enseignement masquait, en même temps, l'importance stratégique du « savoir géographique » (cf. Y. LACOSTE, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Maspero, Paris, 1976).

Mais l' « espace vécu » n'est pas seulement le produit de la crise d'une institution. Surdéterminé, il participe à un courant très large de remise en cause du rationnel : il n'y aurait de vérité que « dans » l'homme, de réalité que la réalité « vécue ». D'où la réhabilitation spectaculaire de vieilles superstitions, l'invasion des mass media par les propos sur voyance, astrologie, médiums et parapsychologie, etc. (enrobés d'un « vocabulaire scientifique » valorisant). Le point de vue rationnel ne serait qu'un point de vue parmi tant d'autres, l' « espace géographique » qu'un espace parmi tant d'autres. Ce courant mystificateur, dont l'irruption en France est plus récente que dans le monde anglo-saxon, s'appuie sur l' « arme » de la statistique maniée à tort et à travers, tels les « sondages d'opinion » et autres procédés qui tendent à substituer à la réalité une image déformante et déformée en fonction des besoins de la classe dominante. (Mais ce besoin de mystification est une contradiction essentielle d'un système qui, ne s'étant développé et ne se développant qu'avec le concours des sciences et techniques, se trouve contraint de recourir à l'irrationnel pour masquer sa propre condamnation et pour durer.)

3. L' « espace vécu » dans le cadre des sciences humaines

Les promoteurs de l' « espace vécu » revendiquent un certain point de vue sur la réalité sociale, point de vue « espace-

vécuique », à côté des points de vue économique, sociologique, psychanalytique... En même temps, la recherche « espace vécu » se réclame des sciences humaines¹¹. Ce nouveau point de vue impliquerait donc un *nouveau découpage à l'intérieur des sciences humaines*, mais quel découpage ? Comment situer l'originalité de l' « espace vécu » dans ce cadre, puisque les chercheurs empruntent des concepts à la sociologie, à la psychologie, sans préciser s'ils sont intégrés tels quels ou bien s'ils subissent une distorsion ? Jusqu'à preuve du contraire, il n'existe aucune entité qui soit identifiable, délimitable comme « espace vécu ». Cette terminologie ne renvoie donc à rien d'autre qu'à la subjectivité, l' « intériorité » du chercheur. Mais alors, on est au niveau de l'impression, on évolue dans le domaine de la *croyance* et non dans celui de la *science*. Dans cette perspective, n'importe quelle approche de la réalité sociale, en l'absence de tout critère rigoureux, ne peut-elle être décrétée « espace vécu » ?

Le découpage, l'individualisation d'un champ de recherche n'est possible qu'à l'aide d'une conceptualisation non équivoque, c'est-à-dire un ensemble de propositions premières liées entre elles, autrement dit une définition (définition = conceptualisation). Or, il n'y a pas de définition de l' « espace vécu ». C'est alors oublier qu'en sciences humaines, l'objet n'est pas *donné*, mais doit être *construit* de sorte que cet objet ne se différencie pas de l'activité scientifique elle-même. Pourtant, la recherche « espace vécu »

11. Cf. A. Frémont, *Hérodote*, n° 8, p. 140.

fonctionne, et même très bien (A. T. P. et R. C. P. du C. N. R. S.), elle se construit donc de fait, sans que les chercheurs s'interrogent sur la relation entre *pratique* et *théorie*, comme si elles fonctionnaient séparément. Ne sont-ce pas, au contraire, les deux faces d'une même réalité appelée recherche ? Les disjoindre, refuser de prendre en compte leurs relations dialectiques, n'est-ce pas précisément reconnaître, par le biais de cette rupture, qu'il y a place pour un discours idéologique tout à fait identifiable ?

Tout se passe comme si l'objet de l'« espace vécu » *préexistait* à sa définition, indépendamment des consciences qui le saisiraient. L'« espace vécu » serait-il une donnée (par qui ? pour quoi ?) objective que le chercheur se proposerait de cerner ? Cela présupposerait la négation du caractère construit (culturel) de cet « espace vécu » pour en faire un élément consubstantiel des populations étudiées, donc naturel. Dans cette perspective, l'« espace vécu » se justifie *a priori* et non *a posteriori* : cette attitude laisse donc supposer que l'« espace vécu » de tel ou tel groupe « se cache » et qu'il faut le débusquer.

4. Chercher quoi pour qui ?

L'enquête d'« espace vécu », puisqu'elle existe, tend à relever les images mentales de l'environnement. Cependant,

12. Une question telle que : « La C.F.D.T. et la C.G.T. sont-elles des organismes importants ? » (cf. l'enquête A.T.P. « Espace vécu des Caennais », à Caen, en 1976) sera entendue de façon différente par un commerçant ou par un métallurgiste, par exemple, l'« importance » pouvant tenir au nombre, au rôle social, à l'image diffusée par les mass media, etc.

l'utilisation de questionnaires qui se voudraient « neutres », élaborés sans problématique sociale préalablement posée, peut-elle conduire à autre chose qu'à la problématique propre aux « enquêtés » ? Ne sera-ce pas, en particulier, la situation de classe des « enquêtés » qui déterminera leur compréhension des questions posées, donc la réponse obtenue¹² ? Cette problématique propre au groupe étudié, par qui sera-t-elle utilisée, qui aura avantage à la connaître ? Yves Lacoste a rapporté l'utilisation réactionnaire des études de *mental maps* faites dans les ghettos noirs américains par des chercheurs pourtant bien intentionnés. La proposition de Lacoste de renvoyer systématiquement les résultats des enquêtes vers le groupe étudié a le mérite de rappeler la nécessité de sortir du cadre de la recherche imposé par la bourgeoisie, une recherche coupée des masses qui ne sont considérées que comme objet d'étude et non comme sujet de l'histoire. Et cette rupture est, sans aucun doute, décisive entre les géographes qui, au-delà des déclarations et protestations, se soumettent, de fait, à la classe et à l'idéologie dominantes, et ceux qui essaient de mettre en place des pratiques alternatives porteuses d'un projet réellement socialiste. Cependant, ne risque-t-elle pas de devenir une panacée qui dispenserait le chercheur d'une problématique sociale clairement formulée et le mettrait au service de n'importe quoi (cf. l'étude d'un groupe de petits

commerçants parisiens, par exemple) ? Quant au chercheur lui-même, comment pourrait-il tenter l'interprétation des images collectées sans préciser, d'abord, « le lieu d'où il parle » ? Le risque, pour ne pas dire la règle, est alors de voir le chercheur transposer l'idéologie à laquelle il adhère inconsciemment au groupe qu'il examine.

Toute idéologie est réductrice. Si l'on n'échappe pas aux idéologies, on n'échappe pas non plus à la réduction. Simplement, en ne reconnaissant pas la nature idéologique du discours que l'on tient, on peut nourrir l'illusion d'opposer son libéralisme accueillant au terrorisme partisan des idéologues. L'Université, dans sa grandeur, a baptisé cette attitude « déontologie ». Sous ce vocable de bon aloi se dissimule pourtant une terreur, très réelle celle-là, qui s'exerce à l'encontre de ceux qui (sans prétendre plus que d'autres imposer leur point de vue) veulent engager un débat sur la finalité des recherches menées, des méthodes et démarches utilisées. Ceux-là, accablés du Grand Crime Politique, accusés d'ouvrir les portes de la Science magnifique aux démons hideux des partis pris, sont soupçonnés de visées totalitaires, sinon d'obsessions paranoïaques. Cette situation a un fondement objectif : l'Université actuelle, rouage de l'appareil d'Etat actuel, ne saurait scier la branche où elle repose. Le grand scandale d'*Hérodote* ne s'explique pas autrement.

5. Géographie et sémiologie : perspectives d'une étude de la répartition des signes idéologiques

Toutes sortes de répartitions ont été étudiées par les géographes : répartitions des terres, des hommes, des valeurs foncières, des entreprises, des pluies, etc. Toutes sortes de représentations mathématiques, graphiques, cartographiques en ont été tirées, qui ont servi et servent d'instrument d'analyse et de pouvoir.

Il existe pourtant des répartitions qui n'ont fait l'objet de presque aucune étude. C'est le cas des répartitions de signes, c'est-à-dire des lieux où existe une fonction idéologique plus ou moins clairement affirmée. Exemples en vrac : M. J. C., stades, monuments de 14-18, églises, postes de télévision, les salles de réunion, les cimetières, etc. Ces lieux, en marge du système productif¹³ existent pourtant dans l'espace. Ils ne servent pas « à rien ». Qu'ils soient expression de l'idéologie dominante ou bien des pôles de résistance, ils constituent un quadrillage idéologique de l'espace. Ils sont des pôles de référence si clairs qu'ils sont aussi, invariablement, des lieux de rassemblement privilégiés ! Exemples français actuels : meeting de la droite aux monuments aux morts de la « Grande guerre », ou de la gauche au mur des Fédérés, meetings de toute sorte, mais

13. Ce qui ne veut pas dire que les lieux de production, par exemple, soient dépourvus de fonction idéologique.

spécialement « sportifs » dans les stades ou salles couvertes, réunions de « famille » ou publiques devant les postes de télévision (éventuellement au café), etc. Comment se fait-il que la répartition de ces signes ait été à ce point négligée ? Nulle étude de densité concernant les salles de réunion ! Pas même (surprise !) d'étude précise sur les variations spatiales de la densité des postes de télévision, de comparaison avec d'autres répartitions. Le géographe évalue minutieusement le rayonnement d'un marché, mais se désintéresse apparemment tout à fait du rayonnement d'un cinéma...

Cette lacune tient sans nul doute pour une large part à l'aveuglement des géographes devant leur document de base (la « carte d'état-major » puis la « carte topographique au 1/50 000 »), accepté comme argent comptant alors que, comme le souligne Y. Lacoste, sa conception d'origine militaire s'est accompagnée d'un tri draconien des informations reproduites, tri dont le seul critère de « description physique du terrain » ne rend absolument pas compte¹⁴. D'où vient qu'aujourd'hui encore la carte IGN ne distingue pas, par exemple, églises désaffectées et églises ouvertes au culte, mais qu'elle distingue bois privé et bois public ? Qu'elle ne situe pas les salles de réunion mais les hangars à foin ? Qu'elle localise les abreuvoirs mais pas les théâtres ? Ces données seraient trop éphémères ? Mais le sont-elles davantage que les « broussailles basses » (distinguées des « broussailles hautes »), la constitu-

tion d'une clôture ou même les limites d'une commune ? Simplement, une église, un abreuvoir, un hangar sont repérables ou bien utiles en cas de « campagne »... L'idéologie du discours de la « géographie des professeurs » a masqué l'importance stratégique du savoir géographique. Mais, d'autre part, la destination longtemps purement militaire de ce savoir a masqué la réalité des facteurs idéologiques dans les rapports de force spatiaux, dissimulé les signes qui les concrétisent.

La répartition de ces « lieux d'idéologie » est variable en configuration, en densité. La connaissance de son rapport à d'autres répartitions est une arme dont les services de promotion des ventes des grandes firmes ont appris à se servir. Mais cette étude implique clairement une problématique préalable ! Pour nous, il s'agit d'abord, en effet, de définir la fonction idéologique des lieux. Ceux-ci se reconnaissent au discours qui s'y tient. Discours verbal, ou illustré (dessiné, peint, sculpté...), ou écrit. Discours qui est un héritage historique et social, et dont l'analyse marxiste peut être à même de reconnaître la fonction idéologique. Marxistes ou non, du reste, il serait temps que les géographes admettent, avec la nécessité d'une problématique, celle d'assumer les aspects « politiques » inhérents à toute problématique de sciences humaines.

Surtout, il ne saurait être question de substituer à cette analyse de la fonction idéologique un quelconque « sondage »

14. Et cette situation est internationale : partout, ou presque, les choix de l'armée de terre ont été à l'origine des cartes à grande échelle.

et de la remplacer ainsi par l' « idée que se font les gens » de ce discours localisé. L' « image du lieu » apparaît ici clairement — par vocation pourrait-on dire — mystificatrice.

Si la définition des signes, de leur rapport à l'idéologie dominante, appartient au chercheur, il lui reste à les caractériser par leur localisation (réseaux) et par leur rayonnement. A cette fin, l'enquête intervient pour compter et situer les individus qui entretiennent avec le signe un rapport d'intensité variable, conscient ou non ; ceux qui l'identifient, qui le fréquentent, voire ceux qui en sont influencés dans leurs discours et leurs comportements. La fréquence, le rythme,

l'ampleur des rassemblements provoqués, l'importance des évocations spontanées ou provoquées sont autant de directions de recherche possibles (et en cours). Les signes étudiés apparaissent ainsi, concrètement dans l'espace, comme les « médiateurs » entre le mode de production, la conscience individuelle et le subconscient, un point de rencontre entre marxisme et psychanalyse.

Si l'idéologie dominante assure la pérennité du mode de production, la mise en lumière et l'analyse du « quadrillage idéologique » de l'espace sont des tâches urgentes de la géographie.

NYANGATOM

Hérodote

Le numéro 10 d'*Hérodote*, qui paraîtra en mai, aura pour thème

TERRITOIRES A PRENDRE

- La géographie, ça sert, aussi, à faire du commerce.
- A quoi sert un tremblement de terre ? Un village au Guatemala.
- Larzac : après cinq ans, manœuvres en terrain libre.
- Concurrence pour l'espace et conflits sociaux en Sardaigne.

BULLETIN D'ABONNEMENT

M.

Adresse

s'abonne à *Hérodote*. A partir du N°, mois 197.....

1 an (4 n^{os}). France : 90 F. Etranger : 100 F.

Etudiants : 60 F.

RÈGLEMENT par Chèque postal ou bancaire Mandat-lettre *ci-joint*

Mandat (éviter les mandats-cartes). Virement : C.C.P. François Maspero, 6556-60 Paris

A recopier ou retourner aux Editions François Maspero,
1, place Paul-Painlevé, 75005 PARIS

Le directeur-gérant : Yves Lacoste

Imp. Laballery et C^{ie}, 58500 Clamecy. Dépôt légal : 1^{er} trim. 1978. N° d'imp. 18680

N° commission paritaire : 57551 - ISSN 0338-487



